

**Colombo, C., Balard, M., Estorach, S., & Lequenue, M. (1992). *Journal de bord : 1492-1493*. Paris: Impr. Nationale, pp 69-71**

VENDREDI 12 OCTOBRE

À la deuxième heure après minuit, la terre parut, distante de deux lieues. Ils carguèrent les voiles, ne gardant que le tréou, qui est la grande voile sans bonnettes, puis se mirent en panne, temporisant jusqu'au jour du vendredi où ils arrivèrent à une petite île des Lucayes qui, dans la langue des Indiens s'appelait Guanahani.

Alors ils virent des gens nus, et l'Amiral se rendit à terre dans sa barque armée avec Martin Alonso Pinzon et Vicente Yañez, son frère, qui était capitaine de la *Nina*. L'Amiral déploya la bannière royale, et les capitaines deux de ces étendards à croix verte que l'Amiral avait pour emblème sur tous les navires et qui portaient un F et un Y surmontés chacun d'une couronne, une lettre d'un côté de la croix et l'autre de l'autre côté.

Arrivés à terre, ils virent des arbres très verts et beaucoup d'eau et des fruits de diverses espèces. L'Amiral appela les deux capitaines et tous ceux qui sautèrent à terre, et Rodrigo de Escovedo, notaire de toute l'armada, et Rodrigo Sanchez de Ségovie, et il leur demanda de lui rendre foi et témoignage de ce que, lui, par devant tous, prenait possession de ladite île comme de fait il en prit possession - au nom du Roi et de la Reine, seigneurs, faisant les protestations requises comme plus au long il se voit dans les actes qui furent dressés là par écrit. Aussitôt se rassemblèrent là beaucoup de gens de l'île. Ce qui suit sont les propres mots de l'Amiral en son livre de première navigation et de découverte de ces Indes.

*«Moi, dit-il, afin qu'ils nous aient en grande amitié et parce que j'ai connu qu'ils étaient gens à se rendre et convertir bien mieux à notre Sainte Foi par amour que par force, j'ai donné à quelques-uns d'entre eux quelques bonnes choses de couleur et quelques perles de verre qu'ils se sont mises au cou, beaucoup d'autres choses de peu de valeur dont ils eurent grand plaisir; et ils nous firent tant d'amitié que c'était merveille. Ensuite, ceux-là venaient nageant, aux chaloupes des navires dans lesquelles nous étions, et ils nous apportaient des perroquets, du fil de coton en pelotes, des sagaies et beaucoup d'autres choses qu'ils échangeaient contre d'autres que nous leur donnions, telles que petites perles de verre et grelots. Enfin, ils prenaient et donnaient ce qu'ils avaient, tout, de bonne volonté. Mais il me parut qu'ils étaient des gens très dépourvus de tout. Ils vont nus, tels que leur mère les enfantés, et les femmes aussi, toutefois je n'en ai vu qu'une qui était assez jeune. Et tous les hommes que j'ai vus étaient jeunes, aucun n'avait plus de trente ans; ils étaient tous très bien faits, très beaux de corps et très avenants de visage, avec des cheveux quasi aussi gros que le crin de la queue des chevaux, courts et qu'ils portent jusqu'aux sourcils, sauf en arrière, quelques mèches qu'ils laissent longues et jamais ne coupent. Certains d'entre eux se peignent le corps en brun, et ils sont tous comme les Canariens, ni noirs ni blancs, d'autres se peignent en blanc et d'autres en rouge vif, et d'autres de la couleur qu'ils trouvent. Certains se peignent le visage et d'autres tout le corps; certains se peignent seulement le tour des yeux et d'autres seulement le nez. Ils ne portent pas d'armes ni même ne les connaissent, car je leur montrai des épées que, par ignorance, ils prenaient par le tranchant, se coupant. Ils n'ont pas de fer; leurs sagaies sont des bâtons sans fer, et certaines ont à leur extrémité une dent de poisson, et d'autres différentes choses. Tous sont pareillement de belle stature, de belle allure et bien faits. J'en ai vu quelques-uns qui avaient des marques de blessures sur le corps et je leur ai demandé par signes ce qu'était cela, et ils m'ont fait comprendre que, d'autres îles qui sont voisines, des hommes venaient ici qui voulaient s'emparer d'eux et qu'ils s'en défendaient. Et j'ai cru, et je crois encore, qu'on vient ici de la terre ferme pour les prendre en esclavage. Ils doivent être bons serviteurs et industrieux, parce que je vois que très vite ils répètent tout ce*

*que je leur ai dit, et je crois qu'aisément ils se feraient chrétiens, car il m'a paru qu'ils n'avaient aucune religion. S'il plaît à Notre Seigneur, au moment de mon départ, j'en emmènerai d'ici six à Vos Altesses pour qu'ils apprennent à parler. Je n'ai vu dans cette île aucune bête d'aucune sorte sauf des perroquets.»*

Ce sont les propres mots de l'Amiral.

# De Insulis nuper in mari Indico repertis



Christopher Columbus, *De insulis nuper in mari Indico repertis*. Relié avec Carlo Verardi, *In laudem...Ferdinandi Hispaniarum regis...* Bâle: Johann Bergmann de Olpe, 1494

Source : <http://www.library.upenn.edu/exhibits/rbm/kislak/viewers/columbus3.html>

